

Taylor, Jean-Louis Petit, Anel... et le docteur Jovial au Café Procope *

par P. AMALRIC **

Dans le célèbre café Procope à Paris, en 1734, se trouvent réunis d'illustres médecins. Taylor, Anel, J.-L. Petit y rencontrent un certain docteur Jovial. Celui-ci, dont le nom réel est toujours inconnu aujourd'hui, se livre à une critique sévère de ses confrères...

Le XVIII^e siècle a été marqué par la grande diffusion des pamphlets politiques, littéraires et aussi scientifiques. De nombreux mémoires, articles ou lettres, ont été diffusés sous les noms d'auteurs, sous des pseudonymes et quelquefois même sous des signatures simulant plus ou moins des anagrammes.

1734 est l'époque où Arouet, au retour de Londres, publie ses lettres anglaises et transforme son nom pour devenir définitivement Voltaire.

Cette époque est aussi fertile dans le domaine de la médecine puisqu'elle voit la création de l'Académie de chirurgie, puisque les publications de l'Académie des sciences sont de plus en plus nombreuses et d'une extrême qualité scientifique.

L'engouement pour les voyages, les relations entre les différentes Académies d'Europe donnent au Paris de cette époque une place prééminente.

Le café, par ailleurs, a obtenu gain de cause malgré les affirmations de Mme de Sévigné et dans plusieurs établissements se réunissent tous les jours de très nombreuses personnalités de la capitale.

* Communication présentée à la séance du 22 octobre 1983 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 6, rue Saint-Clair, 81000 Albi.

Les textes que nous voudrions analyser aujourd'hui concernent cette période. Ils ne sont pas totalement inconnus de vous mais jamais, à notre connaissance, il n'avait été fait un rapprochement entre leur auteur et plusieurs médecins célèbres.

M. Vetter, dans un article paru dans *Médecine et Hygiène* consacré à Anel, fait état de cette même publication, tout en indiquant seulement l'intérêt qu'elle peut avoir pour la biographie d'Anel.

Or, l'ophtalmologiste qui est l'objet de la critique la plus violente dans ces quelques pages est le fameux chevalier Taylor dont les activités étaient particulièrement connues du public, surtout grâce aux gazettes.

C'est un petit livre acquis récemment concernant cet ophtalmologiste anglais célèbre, qui nous a permis de connaître ces deux lettres.

L'éditeur du XVIII^e siècle, dans une même reliure, avait groupé à la fois le panégérique et la critique ; mais il faut reconnaître aujourd'hui que la critique nous paraît au moins aussi importante.

Ces lettres sont intéressantes sur le plan littéraire, car elles révèlent une plume alerte et quelque peu acide ; elles nous révèlent que la personne qui se cache sous le nom du docteur Jovial connaissait fort bien la médecine et plus particulièrement l'ophtalmologie. Il s'agit à n'en pas douter d'un confrère connaissant bien le monde parisien de l'époque et ayant déjà lu les nombreux livres parus en ce temps-là.

Mais qui était le docteur Jovial, de Bourges ? Nous avons demandé aux Archives départementales de cette ville de faire une enquête sur ce diplômé de l'Université locale ; en fait, la Faculté de médecine de cette ville était très peu connue, son action se résumant à quelques médecins dont les noms sont connus. Elle disparut d'ailleurs elle aussi à la Révolution française.

A Bourges, à cette époque, rien n'évoque le docteur Jovial ; il n'y a pas non plus de médecin dont le nom pourrait, de près ou de loin, évoquer ce qualificatif. Il est donc à peu près certain que sous ce nom veut se cacher un pamphlétaire.

Nous avons recherché parmi tous ceux qui à cette époque adoptaient ce genre littéraire, ceux dont le style pourrait évoquer notre homme ; mais ceci en pure perte.

Il ne s'agit certainement pas de l'auteur des *Lettres Persanes*, parues en 1721. Peut-être, et cela paraît très discutable, l'anagramme de Jovial évoque quelque peu Voltaire, mais vraisemblablement, étant donné la qualité de l'analyse médicale, nous avons à faire à un ophtalmologiste.

La première lettre, adressée à Konig à Bâle, évoque plus particulièrement le chevalier Taylor.

Une simple citation donne un exemple du ton général de cette première lettre :

« ... Je demeure donc (rue Mazarine - Hôtel des Quatre-Nations), comme vous le voyez, avec deux parfaits Charlatans. Ce qui me fâche, c'est comme je couche

dans le même corridor qu'eux, on vient souvent frapper à ma porte, lorsqu'il y a à peine deux heures que je suis endormi. L'autre jour, au lieu d'une tasse de Café, que j'avois demandée, je fus surpris de voir entrer dans ma chambre un garçon avec un verre d'urine qu'il me présenta, pour savoir si son Maître qui étoit tombé sur l'œil perdoit absolument la vûë. Mon ami, lui dis-je, l'urine ne passe point par les yeux, on vous trompe, et vous vous trompez aussi. La porte de l'homme à l'urine est ici à côté. Lorsqu'il fut entré dans l'appartement de cet empirique, je voulus avoir le plaisir de l'écouter, à la faveur d'un trou fait à notre cloison commune. Monsieur, lui dit le garçon, vous qui vous connoissez si bien à l'urine, devinez de combien de marches mon Maître est tombé et lequel de ses deux yeux est le plus malade ? C'est le gauche, répondit gravement l'Empirique, parce que ton Maître est tombé de huit marches qui sont nombre pair. Point du tout, répartit le valet, il est tombé de quinze degrés. Hé, Cadedis, tu ne m'apportes donc pas toute l'urine de ton Maître ? Monsieur, je ne vous en apporte qu'un verre, est-ce que cela ne suffit pas ? Eh non, par St Cosme, cela ne suffit pas, tu ne m'apportes que l'urine de huit marches, et tu veux que j'en devine quinze. Je ne pus m'empêcher de rire de ce trait ; hé, qui n'en auroit ri ? Le garçon lui-même, aussitôt qu'il faut seul, se mit à rire à gorge déployée, comme pour me faire entendre que si l'on se réjouissoit aux dépens des Charlatans, ils se divertissoient aux dépens du Public. Le lendemain matin, je fus réveillé par deux vieux myopes, qui malgré moi entrèrent dans ma chambre, et me poursuivirent jusques dans mon lit avec une lorgnette braquée contre moi...

... Taylor vint en effet me rendre visite dès le lendemain matin. Après des excuses qu'il me fit en son jargon sur l'importunité fréquente que son voisinage me causoit, il ajouta qu'il mettroit volontiers son nom sur sa porte pour me faire plaisir ; mais que cela seroit presque inutile, parce que la plupart de ceux qui venoient le consulter étoient tout à fait aveugles, ou du moins ne voioient pas assés clair pour distinguer deux portes aussi proches l'une de l'autre. Je n'aime, poursuivit-il, qu'à guérir des malades abandonnés de tous les médecins. Tudieu, lui dis-je en regardant ses yeux, qui ne me paroissoient pas assés bons pour distinguer un œil malade d'un œil sain, vous ne faites que des cures incurables.

Monsieur, reprit-il, je dois à une saine théorie et à une étude constante cette heureuse pratique qui me rend célèbre dans toutes les parties de l'Univers... »

Nous ne pouvons en donner l'intégralité, mais il faut reconnaître que son ironie est particulièrement savoureuse. Le chevalier Taylor est bien connu des ophtalmologistes ; on suit sa vie à la trace de ses voyages parcourus en grand équipage dans un célèbre carrosse tiré par six chevaux et où étoit peint sur la portière sa devise : « *Qui donne la vue donne la vie* ».

Il n'est pas inutile de reprendre toutes les innombrables critiques qui lui ont été faites dans toutes les villes où il opérait : Montpellier, Bordeaux, Rouen, Bruxelles, Liège, Copenhague, Stockholm, Berlin, Leipzig et bien d'autres.

Les succès étoient toujours affirmés dans les journaux, mais souvent dès que l'intervention étoit réalisée, il repartait avant de juger les premiers résultats. On sait que J.S. Bach fut un de ses clients et peut-être aussi victime et qu'il en fut de même pour Haendel.

Mais n'y avoit-il chez cet homme que des critiques à formuler ? A la vérité, nous ne le pensons pas. Les nombreuses œuvres qu'il a publiées dans

tous les pays d'Europe, les manuscrits de ses cours dont certains ont été retrouvés récemment dans des bibliothèques de Stockholm, montrent chez lui une connaissance très précise de l'anatomie de l'œil et certaines idées d'avant-garde concernant la physiopathologie oculaire.

Il fut, à n'en pas douter, un des pionniers du strabisme. Ayant, en même temps que Saint Yves perçu l'importance du déséquilibre musculaire et bien perçu le problème de l'amblyopie strabique congénitale, ses techniques opératoires pour cette infirmité, incurable à l'époque, sont toujours discutées mais dénotent chez lui une approche empirique et peut-être même parfois efficace.

Plus que tout, à notre avis, sa conception anatomique du chiasma était une anticipation géniale ; il faut savoir qu'à cette époque Briggs, l'ami de Newton, n'admettrait pas qu'il puisse y avoir une décussation chiasmatique. Seul Newton, dans ses questions, envisageait cette possibilité dans un schéma (1).

Mais aucun ne donnera un schéma aussi proche de la réalité que celui que nous voyons le livre de Taylor. La lecture des œuvres de cet auteur nous apprend aussi que les citations bibliographiques qu'il donne, correspondent toutes à des livres de qualité. De plus, jamais dans ses propos, il ne se montre agressif et désagréable pour ceux dont il apprécie les œuvres.

Rappelons enfin que quelques années plus tard, lorsque Daviel aura fait connaître sa technique, Taylor sera l'un des premiers à l'appliquer, contrairement à tous ses confrères académiciens anglais.

L'époque était favorable à ces publicités tapageuses dans les gazettes. Nous avons vu dans un papier de Bailliart, le libellé du texte que donnait Pellier de Quengy pour exhorter à l'opération ses futurs clients.

Ce texte est tout à fait comparable aux textes de Taylor et cependant, Pellier de Quengy est considéré comme un des grands ancêtres de notre spécialité.

La critique ne s'arrête pas au seul chevalier Taylor, elle reprend un peu plus loin dans le texte à l'occasion d'une visite au café Procope.

« ... Le même jour, vers les sept heures du soir, je me rendis au Caffé Procope. J'y trouvai le Charlatan Péquinetos qui étoit vêtu comme un Seigneur, et le chirurgien Anelos qui fut jadis aussi brillant, et dont la triste vue me faisoit naître des reflexions sur l'inconstance de la fortune et du vulgaire ? Tandis qu'Anelos entretenoit un Officier de l'Art de faire succer les plaies par un soldat, ou par un homme qui l'a été et qui ne l'est plus, ou par un homme qui ne l'a point été et qui ne l'est point, Péquinetos parloit d'affaires secrètes à un jeune Mousquetaire avec qui il faisoit un prix pour le guérir de la vérole qu'il n'avoit point. Le marché fait, il se retira dans un coin d'une salle pour y lire le livre de Taylord qu'il admiroit, parce qu'il étoit assés heureux pour le comprendre ou plutôt parce qu'il y trouvoit une certaine analogie avec les siens ; Monsieur, lui dis-je en m'approchant de lui, vous lisez un livre de mots qui n'apprend rien...

(1) Si l'on regarde les schémas optiques de Descartes, rappelons que le croisement des fibres optiques ne se situait pas au niveau du chiasma, mais en arrière.

... En vérité, poursuivit-il, Taylord est un grand homme ; je n'en connois point qui ayent la main plus adroite et plus légère que lui, il ne devrait jamais s'en servir que pour opérer. »

Une longue discussion s'ouvre avec un homme célèbre que l'auteur désigne sous le nom irrévérencieux de Pequinetos, étymologiquement, le tout-petit. Etant donné les titres qu'il lui attribue, il est certain que nous avons à faire à Jean-Louis Petit, Directeur de l'Académie à sa fondation, Membre de l'Académie des sciences et connu alors sous le nom de Petit-le-Chirurgien, pour l'opposer à Pourfour-du-Petit, le médecin dont les travaux ophtalmologiques sont également nombreux.

Nous savons que Jean-Louis Petit avait rencontré Anel et il est vraisemblable que c'est au café Procope car, dans son *Traité sur les maladies des os*, il indique sa rencontre sans préciser où.

Jean-Louis Petit était certainement à l'époque le premier chirurgien du royaume ; sa notoriété faisait de lui un des hommes les plus connus de son temps et l'on voit que dans la discussion qui s'ouvre avec notre docteur Jovial, il prend parti pour le chevalier Taylor dont il apprécie les talents chirurgicaux et dont il connaît parfaitement les œuvres.

C'est dire que les mesquineries bibliographiques que le docteur Jovial attribue à Taylor semblent insuffisantes pour modifier le jugement du chirurgien du Roi.

On a un peu l'impression que ce docteur Jovial qui veut tout prouver y parvient difficilement, surtout lorsque les références s'appellent Brisseau, Maître Jan et Ovius. Le seul point qui sans doute sera retenu, c'est le souhait que Taylor ne rentre jamais à l'Académie dont Jean-Louis Petit détenait certainement une des clefs.

Seul Daviel, quelques années plus tard, pourra accéder à cet honneur.

Quant à Anel, désigné sous le nom d'Anelos, dont la triste condition frappe tous ceux qui le rencontrent, nous savons donc par cette lettre qu'il est toujours vivant en 1735. Il aurait donc à cette époque-là 57 ans.

Dans une publication relativement récente, nous avons montré que, grâce à un autographe, il nous a été possible de retrouver la descendance d'Anel.

Cet exemplaire, consacré aux innombrables discussions qu'il eut avec ses confrères, portait sur sa page de garde une inscription manuscrite : « A Angélique Anel-Lerebours, sa fille ».

Il semble probable que ce soit Mme Anel-Lerebours elle-même qui ait écrit cette phrase.

A partir de ce renseignement et nous rapportant au Michaud, nous avons eu droit à une étude biographique assez complète.

Nous la transcrivons totalement, car elle permet de préciser bien des points.

« LEREBOURS (Mme Marie-Angélique ANEL) née en 1731, d'une famille honorable, reçut une brillante éducation et parut dans le monde avec tous les avan-

tages de la fortune, de l'esprit et des grâces extérieures. Ayant fixé les regards de M. Lerebours, Contrôleur général des Postes, elle l'épousa et se trouva ainsi dans une haute position. Son goût, ses connaissances en littérature et son habileté for remarquable en peinture, lui valurent dans le cours de sa longue carrière, de nombreux et illustres amis ; entre autres : d'Alembert, Dupaty, Boucher, Dupont de Nemours. Elle connut aussi J.J. Rousseau, qui lui donna l'idée de son *Avis aux Mères qui veulent nourrir leurs enfants*. Cet ouvrage, publié sous le voile de l'anonyme, eut un très grand succès et il fut réimprimé plusieurs fois en Hollande et à Paris.

L'auteur ne mit son nom qu'à la troisième édition, qui est de 1775. Il fut traduit en allemand, en danois, approuvé lors de sa publication, par la Faculté de médecine de Paris, et loué par le célèbre praticien Tissot. Mme Lerebours lui donna un « supplément » en 1772. Cette dame mourut à l'Arche, près du Mans, en 1821, âgée de quatre-vingt-dix ans. »

Nous avons, grâce aux Archives départementales de la Sarthe, pu retrouver trace de l'acte de décès de Marie-Angélique Anel.

Nous apprenons par ce document qu'elle était bien la fille d'Anel, chirurgien du Roi, et de Mme Marie Chaperon, et qu'elle décéda le 3 août 1821.

Il faut ajouter que son mari, Charles Lerebours, décéda à Paris, le 11 juin 1773.

Comment ne pas évoquer alors le café Procope, lieu de réunion des gloires littéraires de l'époque et où Anel rencontra sans doute bien des célébrités, en particulier Jean-Jacques Rousseau ?

Même si la situation du chirurgien était très précaire, les souvenirs de sa gloire passée pouvaient lui permettre de garder contact avec les grands hommes de son époque.

Le fils de Marie-Angélique Anel-Lerebours, haut fonctionnaire de l'Empire, va être à l'origine d'une usine très lucrative de boîtes de conserves alimentaires.

Enfin, l'arrière-petit-fils, Victor Lerebours, Sociétaire de la Comédie-Française, va éditer toute une série de publications. Un volumineux dossier existe encore aux Archives de la Sarthe, retraçant les démêlés qu'il eut avec son père à l'occasion du testament de ce dernier.

Il nous a paru intéressant de vous rappeler cette lettre de ce docteur Jovial. D'une part, nous serions heureux si quelqu'un pouvait apporter la solution à ce problème quelque peu irritant du nom réel de cet auteur. Il est possible qu'à l'occasion d'un épigramme ou pamphlet, ce nom réapparaisse et que de cette façon on puisse mieux cerner cette personnalité.

C'est surtout le problème de Taylor, d'Anel et de Jean-Louis Petit, quelque peu arbitrairement réunis dans le cadre d'un café célèbre. A tout prendre, cette maison, qui avait vu et qui verra ensuite se côtoyer tant d'hommes, est mal connue sur le plan médical ; mais à cette époque on s'aperçoit que des discussions de haut niveau scientifique pouvaient également se dérouler dans un café.